

La fin des générations

L'individu postmoderne tend à ne plus s'identifier à une classe d'âge. D'autres paramètres comme le niveau économique, les intérêts ou le travail sont devenus plus importants pour la constitution d'une identité.

TEXTE | Geneviève Grimm-Gobat

Le Parlement européen a proclamé l'année 2012 «Année européenne du vieillissement actif et des solidarités intergénérationnelles». En 2011, s'achevait en Suisse le programme de recherche «Enfance, jeunesse et relations entre les générations» (PNR 52). En Suisse romande, le problème spécifique des générations et des relations qu'elles entretiennent fait même l'objet d'un dictionnaire que l'on doit au sociologue Jean-Pierre Fragnière, ancien directeur scientifique de l'Institut universitaire Ages et Générations et ancien professeur à la Haute école de travail social et de la santé – EESP – Lausanne. Il est conçu comme une ressource pour promouvoir l'action et l'exercice des solidarités. Que de plates-formes internet, observatoires, instituts ou associations diverses au service d'une plus grande solidarité intergénérationnelle. La menace semble de taille au vu de l'arsenal mis en place pour éviter que ne se creuse un fossé, qu'éclate un conflit. L'est-elle vraiment?

Aujourd'hui, en Suisse, avec l'allongement de l'espérance de vie, à 50 ans, 80% des personnes ont au moins un parent en vie. En 1950, 80% n'avaient plus de parents. Nous sommes passés de la cohabitation de 3 à 4 générations. Jamais exempts de tensions, les rapports intergénérationnels se complexifient avec cette nouvelle donne. De tout temps et en tout lieu, la popu-

lation a été découpée en générations; c'est une notion universelle. Une génération se compose d'une classe d'âge, soit les individus nés à peu près dans la même tranche d'années. Toute sa vie, on appartient donc à une même génération. Avec elle, on traverse les différents âges de la vie, enfance, adolescence, âge adulte, vieillesse. C'est l'acception sociale du terme génération.

Depuis le début du siècle passé, se sont succédés: la génération début du siècle (1900-1918), la génération entre deux guerres-deuxième guerre (1919-1945), les baby-boomers (1946-64), la génération X (1965-80), la génération Y (1981-99) et la génération Z (après 2000). En nommant les générations, on en fait des personnes collectives, nées de l'imaginaire. Un imaginaire qui a connu une mutation avec l'abandon de références historiques pour les désigner. La chute du mur de Berlin ou le 11 septembre auraient pu donner naissance à des générations du même nom. Cela n'a pas été le cas. La liste des qualificatifs attribués aux nouvelles générations n'en finit pas de s'allonger: Génération Y, mais aussi Facebook, Digital natives, Twilight, May be, Tanguy, Peter Pan, Web 2.0, Millennials, Baby losers, Sacrifiée ou encore Désenchantée.

Impossible d'enfermer dans une seule appellation une génération segmentée, composée de

jeunes à l'identité éclatée et ne revendiquant pas un «label». «Cette génération est souvent simplifiée et définie par une empreinte démographique sur la pyramide des âges, mais elle s'en est affranchie pour devenir une «culture» ou «état d'esprit» que l'on retrouve chez des membres des autres générations, analyse Jean Pralong, professeur en gestion des ressources humaines à la «Rouen Business School», qui a réalisé une étude sur l'image du travail selon la génération Y. On peut donc dire que la génération Y n'existe pas, elle est simplement le côté émergé de l'iceberg qui nous montre les mutations de notre société.»

Le prisme de lecture du XX^e siècle doit être abandonné pour aborder le XXI^e. Comme l'analyse le sociologue Michel Maffesoli dans son ouvrage *L'homme postmoderne*, la société actuelle est composée d'hommes foncièrement décloisonnés, contrairement aux individus de la modernité qui les ont précédés. Ceux-ci ne se reconnaissent plus dans une appartenance générationnelle, mais «tribale». Pas sûr dès lors que l'usage de la notion de génération ne recèle pas des pièges, tels que l'occultation des différences et des inégalités au sein d'une même génération. Or, depuis une vingtaine d'années, «le fossé s'accroît entre les groupes de personnes appartenant à la même génération», rappelle Jean-Pierre Fragnière dans son dictionnaire.

Pour l'heure, l'ancienne solidarité intergénérationnelle ne semble pas menacée. Les jeunes sont prêts à payer l'AVS pour leurs aînés, disposés à assumer les coûts de la maladie dans la grande vieillesse. Bien qu'éprouvant un sentiment de spoliation, ils ne sont pas en train de «casser la baraque». Pour Alain Clémence, professeur à l'Institut des sciences sociales de l'Université de Lausanne, «plutôt que de se demander quel groupe d'âge profite de l'autre ou le subventionne, il faudrait réfléchir à une façon d'aider ceux qui en ont besoin, quelle que soit la génération à laquelle ils appartiennent, et faire payer davantage ceux qui peuvent se le permettre».

Est-il encore pertinent de découper la société en générations X, Y ou Z? Et si on assistait, non à un conflit de générations, mais à un questionnement sur la validité de ce concept? Utilisée,

TROIS QUESTIONS À

Valérie Hugentobler

Professeure à la Haute école de travail social et de la santé – EESP – Lausanne, spécialiste des relations entre les générations.

De plus en plus de plateformes observent les relations intergénérationnelles. Pourquoi?

Ces structures sont souvent issues de milieux associatifs et se présentent comme un remède à un potentiel conflit de générations, en créant ou en renforçant la cohésion sociale. En réalité, le démantèlement des liens intergénérationnels n'est pas étayé: les solidarités et les échanges entre générations restent importants dans notre société.

Il n'existe donc pas de risque de conflit?

Le conflit entre générations est avant tout le produit des médias et de certains discours politiques. L'augmentation du nombre de retraités et l'inversion de la pyramide des âges provoquent des inquiétudes quant au financement de la protection sociale et la pérennité du système de retraite. Le vrai enjeu consistera pour notre société à gérer la planification économique, sociale et sanitaire liée au vieillissement des générations des baby-boomers.

Pour les sociologues, le concept de génération n'est plus pertinent, tant on voit de différences au sein d'une classe d'âge...

Le fossé intra-générationnel n'est pas nouveau: les inégalités sociales au sein d'une même catégorie d'âge ont toujours existé. Le concept de génération reste utile pour comprendre le changement social, mais la génération ne constitue pas une catégorie sociale. Son utilisation devient problématique lorsque les comparaisons intergénérationnelles occultent les inégalités sociales en termes de classes sociales.

Par Anthony Gonthier

dès les années 1960, en sociologie pour étudier la structure sociale, la génération n'est plus l'outil optimal à même de nous éclairer sur les mutations en cours. Être confronté aux mêmes événements au même âge ne suffit pas – ne suffit plus – à constituer un groupe homogène, à forger une identité collective.

A l'heure des réseaux sociaux, la force des liens qui s'y nouent ne saurait être sous-estimée. Le «vivre ensemble» passe aussi par le virtuel. Le sentiment d'appartenance à un collectif n'a pas disparu mais prend la forme d'autres modalités. La génération pourrait ne pas survivre à cette nouvelle configuration du tissu social. ☞

Quand des cadres bancaires rencontrent des jeunes en rupture



Un expert en management a organisé une réunion étonnante entre deux générations. Interview.

TEXTE | *Christophe Mettral*

Marc Hitz, professeur à la Haute Ecole d'Ingénierie et de Gestion du Canton de Vaud (HEIG-VD), raconte la rencontre qu'il a organisée entre des employés du milieu de la finance et des jeunes en difficulté.

Dans quel contexte avez-vous organisé ce séminaire?

J'ai été mandaté par une grande banque suisse il y a quelques années afin d'élaborer un dispositif favorisant les contacts humains pour certains cadres bancaires. Ceux-ci abordent leur clientèle avec parfois trop d'idées reçues, de distance ou avec une certaine hauteur.

Quelles personnes ont participé à cet événement?

Le Service Jeunesse de la Ville de Vevey, avec lequel nous avons collaboré, a choisi deux de ses jeunes peinant à se réintégrer, afin qu'ils puissent participer au projet. De l'autre côté, une quinzaine de cadres bancaires a reçu la mission d'accueillir et de prendre le petit déjeuner avec ces jeunes. Ils avaient pour consigne de valoriser le plus possible l'aspect humain. Le contact a tellement bien fonctionné que les jeunes sont ensuite restés une journée supplémentaire. A la fin de la session, ils ont même livré une vidéo avec de la musique et du texte en rap, décrivant le métier de banquier.

Que tirez-vous de cette expérience de rencontre intergénérationnelle?

J'en ai gardé un souvenir formidable. Cette aventure m'a incité à inclure dans certains de mes cours des publics extrêmement différents. C'est le cas, par exemple, dans la formation d'entraînement au leadership (Certificate of Advances Studies - CAS-ELEA) de la HEIG-VD, dont je suis responsable. Elle fait intervenir de parfaits inconnus qui se confrontent à des leaders en apprentissage.

Comment faites-vous pour choisir ces inconnus qui interviennent dans vos cours?

Je les choisis via mon réseau personnel ou dans la rue. Il faut en général que ces personnes disposent d'un peu de temps libre. Il s'agit souvent de chômeurs, de retraités ou d'étudiants. Mais au-delà de l'expérience humaine, ce programme leur permet de repartir avec de nouveaux contacts professionnels, un certificat de participation ainsi qu'une confiance retrouvée.